

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 16

Artikel: Entrée de M. Valentin à Strasbourg
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bel habit noir, protéger de son voile discret, ce que le simple mortel laisse voir au grand jour ou ne sait pas adroûtement dissimuler.

Mais laissons ces réflexions qu'il vaudrait mieux ne pas être obligé de faire, et reprenons notre récit.

Nous avons dit que la foule réunie sur la Riponne écoulait avec peine, par la Madelaine, ses flots pressés pour se rendre dans la rue de Bourg où devait avoir lieu la sérénade. A son arrivée, les habitants du quartier surpris par les événements et croyant à une révolution, fermèrent à la hâte leurs magasins et rentrèrent chez eux comme les Français de la province à l'approche des uhlans.

Le concert ne tarda pas à commencer. On dit que jamais musique aussi variée ne fut entendue chez nous. Il y avait bien par ci par là quelques dissonances; mais il est impossible d'exiger de cette foule d'amateurs improvisés un ensemble musical parfait. Chacun y apporta son tribut d'efforts pulmonaires et de bonne volonté; c'est tout ce qu'on était en droit d'attendre de l'exécution d'un programme étudié à la hâte, par un temps pluvieux et aux quatre vents de la Riponne.

Après cette ouverture à grand orchestre, qui ne provoqua, dit-on, aucun discours de remerciement, la colonne, composée de cinq ou six cents exécutants, revint sur ses pas et se rendit sur la place du Crêt où s'étaient imprimées ces lignes qui, par la grâce du style, la délicatesse des appréciations et un tact exquis, laisseront des traces ineffaçables et frisent l'immortalité.

Là, même symphonie. — Mais l'océan populaire bouillonnait, et l'on craignait que la vague ne montât.

Dans cette prévision, le patron de l'atelier, toujours prévoyant, avait fait allumer le gaz afin qu'on vit assez clair pour tout bousculer sans rien briser.

C'était là une excellente précaution.

Mais des voix généreuses et bien intentionnées firent de louables efforts pour calmer cette mer agitée.

« Respectez, lui dirent-elles, la propriété privée; respectez ces presses d'où jaillit la littérature attrayante et relevée qu'une estafette diligente vous apporte chaque soir!... Ne touchez pas à ces presses qui donnent le jour aux idées larges et nouvelles dont nos populations rurales se nourrissent dans la semaine!... Criez, siffllez, chantez, toussez, grognez, donnez un bruyant essor à vos sentiments, mais ne brisez rien! »

Ainsi furent les discours.

Et la mer rentra dans son lit.

Le lendemain, les presses fonctionnaient, les ouvriers étaient à l'atelier, les médecins à leurs malades, comme aux jours les plus sereins de notre vie lausannoise.

Il n'était resté de tout cela qu'une simple mais excellente leçon : C'est qu'avant de jeter un blâme, il faut toujours y réfléchir et y regarder à deux fois. Boileau a dit :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Groyez, Monsieur le rédacteur, à toute mon affection.



L'effet d'au tabat.

Din on veladzo d'au Gros dé Vaud, lai avai on valet que passavé po lo plie bio l'hommo dé l'indrai. Son nom dé guerra étaï Djan Petsoletta.

La demindze, quand l'allavé ao pridzo, toté lé felié lo reluquâvon é lai fasion lé bio ge, quand bin on savaï que l'ir' on bocon timbrâ. Portavé dai lardzé tsaussé dé milanna qu'avion dai botons dé fai coumin dai étiu-naûvé; onna balla tsemisa blliantse à lardzo plliai; quié, sé z'aillons lai pllia-quavon coumin la kua aô diabllio.

Nôtre Djan fréquentavé la Djudi à Bran dai Caudré, è ma fai, toté lé grachausé étion dzalausé, mimamin que la Caton aô syndico n'in droumessai rin. Fau vo deré que clia Caton amavé lé gros hommo et que Petsoletta avaï onna balla panse dé municipau.

Mä ne l'ai avaï pas dé Caton que lai fassé, noutron gaillâ né voliai que sa Djudi.

Toparaï lé dzin dé sa mia ne voliavon pas la lai bailli, por cin que Petsoletta prindzai quoquié trim-blliahie quand lai avai daû tredon poi lo veladzo é aô réhiuva. Mâ, cin que l'ai gravavé lo mè, et que fassai que la maré à la Djudi n'in voliai rin, c'est que l'avai adé sa Kokichebergue à la gaûla, et que torailliyé l'A coumin on tserrotton.

Petsoletta sé saraï fotu ao fû po avaï sa mia, mä cin lai cotâvé gros de sé séparâ dé sa pîpa. Faillaï portant sé décida et noutrouï Djan avaï onna couson dé la metsance.

Por sé teri d'imbarres, ie va consurtâ on avocat de sé z'amis, que lé savaï toté et iena poi déçu.

Se ne lai ia qué cin, lai dit l'avocat, té vu prau t'in teri, vai-te-cé te n'affière.

Té faut deré que t'es décidâ a abindenâ la pîpa et à ne pas mè foulmâ. Quand te saré mariâ te faré état dé boudâ ta féna, et se t'in demindé la raison, te lai deré que l'amou s'est in allâ avoué la pîpa.

Lé bon. Petsoletta fâ dan coumin l'avocat lai avaï de, et quoquié tin après que furont mariâ, la Djudi dese à sa mère : Ne sè pa quin mauragrai iè im-pliettâ po on hommo, mè fâ la potta to lo dzo et tota la nè et mè dit, que l'est du que sa pîpa est via que la dincé verî; — craïo que faut lo laissâ foulma ?

« Vaï bin se te vaù, du que ne lai ia min d'autre remido. »

Lo lindéman daû dzo iò Petsoletta avaï pu foulmâ, sa féna sô dé bon matin et coumin sa maré étaï vaï lo borné, lai crié dé tot lien : Mâré, mâré, lo tabat a fè effet, m'in vè lai in atsetâ on paquet. »

Est-te verè, que lai demandé sa maré ? eh-bin atsita-z'in ion po ton père in mîmo-tin !

Entrée de M. Valentin à Strasbourg.

Nous détachons cet émouvant récit de l'*Histoire de la guerre en Alsace*, par A. Schnégans.

C'est une histoire héroïque et une odyssée splendide, dit cet écrivain, que l'entrée du préfet républicain dans cette forteresse. Si l'entrépide patriote qui allait prendre en main l'organisation de la défense des départements, avait rencontré en France

beaucoup d'hommes comme M. Valentin, oh! certes la France et la République étaient sauvées. M. Gambetta avait chargé le nouveau préfet de pénétrer dans Strasbourg, et d'apporter à notre population une parole d'espoir et d'encouragement, ainsi que le concours d'une énergie à toute épreuve. M. Valentin se mit en route, décidé à exécuter les ordres du ministre, fut-ce au péril de sa vie.

Muni d'un passeport américain, il tenta d'abord d'approcher de Strasbourg par le côté Sud; il erra autour de la forteresse, évitant les vedettes, couchant dans les bois, attendant le moment et l'occasion. Il ne réussit qu'à se faire prendre, et à s'entendre intimider l'ordre de promener ailleurs ses indiscrettes fantaisies de *Yankee*. Il change alors d'itinéraire et d'objectif. Il passe sur la rive droite du Rhin, entre à Kehl et, nageur excellent, forme le projet de traverser le fleuve et de pénétrer par l'Ill dans la forteresse. Surpris de rechif, et éconduit une seconde fois par l'insuffisante vigilance des gendarmes prussiens, il rentre en Alsace par Wissembourg. Il trouve une population entière qui se rend complice de ses projets. Le bruit se répand dans les villages que M. Valentin est là; on reconnaît le préfet républicain, et, à la barbe des Prussiens, comme par l'effet d'une sorte de franc-maçonnerie patriotique, on se communique la grande nouvelle sans qu'un mot, sans qu'un geste trahisse cette conspiration de tout un peuple.

Les femmes, les enfants le guident à travers champs; il passe au milieu des lignes ennemis; il pénètre au milieu de l'état-major allemand; il couche dans la maison où M. de Werder vient prendre son café; il l'entend menacer les paysans qui accueillent des étrangers; il s'installe à Schiltigheim, derrière les batteries de siège, en face de la ville, dans une des dernières maisons; pendant plusieurs jours il étudie les tranchées et parallèles; il observe les habitudes des soldats. Il s'aperçoit enfin que, tous les soirs, à la même heure, un couloir de la dernière parallèle reste vide pendant quelques minutes; il épie le moment, se glisse dans les sillons jusqu'à près de la tranchée, la franchit; — un cri retentit! les sentinelles l'ont aperçu! Il se jette dans un champ de blé, et aussitôt autour de lui éclate la fusillade. De toutes parts, les balles pleuvent, les canons se mettent de la partie; les obus passent sur sa tête, labourent le sol à droite et à gauche. Lui, immobile, attend.

Deux heures durant, l'artillerie allemande canonne. Un paysan l'avait forcé le matin d'emporter une bouteille de kirsch: — « Qui sait? lui avait dit le brave homme, vous aurez besoin peut-être de reprendre des forces? »

— Ce cordial soutient Valentin pendant ces horribles moments.

Le feu se ralentit enfin; puis il cessa.

Le représentant de la France reprit alors son voyage; rampant au milieu des herbes, profitant de tous les accidents de terrain; il atteignit le bord de la contrescarpe, et, d'un bond rapide, se laissa glisser dans le fossé. Il était à l'abri des balles prussiennes. —

Tout n'était point gagné pourtant. Comment allait-il entrer dans ces bastions, qui, de tous côtés, vomissaient par dessus sa tête les obus sur les tranchées allemandes?

Des roseaux garnissaient le bord des fossés; le sol mou cérait sous le pied; la main ne trouvait aucun point d'appui. En vain, il essaya d'aborder sur la rive française. Ses forces s'épuisaient d'ailleurs. Il se reposa quelques instants, puis se jetant à la nage, tourna les ouvrages avancés, criant: France! France! appelant à son aide les invisibles défenseurs de nos bastions. Mais cette voix se perdait au milieu du grondement des canons. Il arrive enfin près d'un ouvrage, ouvert à la gorge; il sort de l'eau; il grimpe sur le talus; devant lui se dressent des soldats français qui le couchent en joue. France! répète-t-il, et déjà le bruit sec du chassepot qui s'arme, frappe son oreille. Un officier s'avance, les fusils se relèvent: — il est sauvé!!

Le même soir encore, le platon du quartier-général annonça au gouverneur de la place que le préfet du Bas-Rhin demandait à lui parler. Le général se leva, se demandant lequel, du préfet de l'empire ou du délégué des affaires départementales, se présentait si tard dans son hôtel et quel pouvait être le motif grave d'une pareille visite. Il s'arrêta étonné devant un inconnu. — « Général, lui dit M. Valentin, je viens de pénétrer dans la forteresse et me faire reconnaître de vous! » Et, déchirant la manche de son habit, il tira de la doublure le texte du décret de M. Gambetta, qui le nommait préfet du Bas-Rhin.

C'est ainsi que le délégué de la République entra à Strasbourg. Il ne pouvait plus, hélas! nous sauver du désastre, mais il nous apportait un exemple étonnant de ce que peuvent les grandes convictions et comme une consolation et une compensation pour toutes les défaillances auxquelles nous avions assisté depuis le début de cette triste campagne

La Conscience

par V. Hugo.

Morceau récité à la cérémonie des promotions du Collège cantonal et de l'école industrielle.

15 Avril 1871.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide, au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: « Couchons-nous sur la terre et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts,
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève,
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »